

Interroger une évidence

Depuis deux décennies, l'intérêt de beaucoup d'observateurs de la société – journalistes, essayistes, militants, chercheurs, innovateurs, juristes, écrivains, etc. – s'est porté sur le rôle que joue dans l'écosystème de nos vies le fait que les traces de nos échanges, de nos actes, de nos intérêts, de nos attitudes sont enregistrées et traitées par des acteurs puissants. Le sentiment s'affirme que cette *traçabilité* de nos vies influe de plus en plus sur la définition de notre identité, de nos pratiques et de notre culture. Ce constat, suscitant chez les uns un effroi et faisant rêver les autres de contrôle, a donné lieu ces dernières années à nombre d'œuvres, de manifestes, de procédures.

Le phénomène n'est pas réellement nouveau, mais il a incontestablement pris une ampleur inédite. Beaucoup d'outils de production de traces des actes, des événements, des transactions et des relations sociales sont très anciens. Certains sont plurimillénaires. Les grands dispositifs techniques d'identification des individus et des groupes (Ollivier 2007), comme la statistique sociale, la photographie, l'enregistrement sonore, la mécanographie, l'anthropométrie ont plus d'un siècle. Ma génération a été confrontée, sans forcément y prendre garde, à un impressionnant déploiement de conceptions de la société fondées sur l'idée de trace, ceci sur les plans théorique, politique et technique. La conception de la pensée comme trace en philosophie, la définition du pouvoir fondée sur la surveillance, la sociologie produite à partir de l'analyse des correspondances statistiques, la généralisation des sondages sur les styles de vie et l'opinion publique, la défense d'un paradigme indiciaire fondé sur l'étude des traces en sciences de l'homme datent des décennies 1960 et 1970. Depuis un demi-siècle, l'enjeu de la collecte et de la production des traces, d'abord plutôt inaperçue, n'a fait que se révéler de manière de plus en plus pressante. Ce qui a porté la vie des traces dans la vie sociale au premier plan des préoccupations, ces dernières années, c'est le caractère patent des effets de savoir et de pouvoir liés à leur traitement. Si bien que l'idée se répand que nous vivons désormais dans une société des traces.

Mais en quel sens ? Pour qui lit le corpus considérable de ces textes d'actualité, deux constats frappent l'esprit. D'une part, la genèse de l'idée de trace dans le temps long en est presque totalement absente ; d'autre part, l'omniprésence de l'idée de trace s'accompagne d'une obstinée sous-conceptualisation – caractère qu'elle partage d'ailleurs avec d'autres notions, comme l'*information* ou la *donnée*. Il semblerait que l'emploi des termes « trace » et « traçabilité » entraîne un trou noir conceptuel. La trace paraît fonder tout et ne pas avoir à être elle-même fondée.

J'ai par le passé beaucoup (trop ?) joué les Don Quichotte au petit pied en rompant des lances contre des postures qui me semblaient idéologiques et insuffisamment prémunies de visées intéressées. Une telle distanciation est à coup sûr nécessaire à propos de la société des traces. Je ne souhaite pourtant pas, dans ce livre, poursuivre principalement une visée critique. Je prends au sérieux le constat initial que la trace est *plus souvent invoquée que définie*, en me proposant de lui attribuer du sens. Je souhaite contribuer, parmi d'autres, à une élucidation problématique des questions que soulèvent le recours à l'idée de trace, mais aussi la multiplication des dispositifs infocommunicationnels se revendiquant de cette idée. Il faut pour cela considérer la trace, plutôt qu'un concept scientifique, comme une notion circulante qui a des effets sociaux et culturels, qui favorise une certaine manière de regarder le monde, qui suscite des pratiques sociales, qui se concrétise en des dispositifs infocommunicationnels, certains très élaborés. En d'autres termes, je prends au sérieux le fait que la trace est difficile à penser pour tout le monde – pour moi comme pour d'autres – et qu'il est d'autant plus nécessaire de s'employer, ensemble, à le faire.

Il s'agit bien, en effet, de faire ensemble. Ce livre est un apport personnel à un effort partagé dans la durée. Il s'inscrit dans un mouvement de recherche collective auquel il vise à apporter une contribution spécifique et limitée : ce qui se traduit par sa publication au sein d'une collection de recherches diverses portant sur la notion de trace et destinées à dialoguer entre elles. Revenir rapidement sur ce parcours individuel et collectif me permettra d'expliquer ce qui m'a conduit à identifier une question précise, car il ne s'agit de traiter ici ni de toutes les formes de traces ni de tous les enjeux liés à elles.

La réflexion que je propose aujourd'hui m'a été largement inspirée par la place du dialogue dans l'activité d'enseignant et de chercheur dans les sciences de l'information et de la communication¹, ma discipline ; la définition de son objet s'est dessinée progressivement au fil de ces échanges. L'idée de faire des traces un objet de recherche est née lorsque j'ai rejoint l'UFR Information, documentation, information scientifique et technique (Idist) de Lille 3 pour former des étudiants en sciences de l'information

1. Désormais : Sic.

et du document. C'est le dialogue avec mes collègues spécialistes de l'acte documentaire et des théories de l'information et avec des étudiants engagés dans les bibliothèques, les systèmes techniques d'information, la médiation des savoirs, qui m'a rendu conscient de l'importance de cette question. Une problématique qui a pris corps, en particulier, dans mes cours, le manuel sur lequel ils ont débouché (Jeanneret 2000) et le colloque *Indice, index, indexation* organisé par mes collègues de cette université (Timimi et Kovacs 2007).

C'est ensuite en prenant part à des séries de recherches développées dans le cadre de réseaux interinstitutionnels de chercheurs réunis par des questions communes que j'ai eu l'occasion, stimulé par ces échanges, de problématiser progressivement le schème² de la trace : en particulier, mais non exclusivement, les projets de recherche en Sic financés sur les métamorphoses médiatiques³, le réseau franco-brésilien *Médiations et usages sociaux des savoirs et de l'information* (Mussi) animé par Viviane Couzinet et Regina Marteleto et le programme interdisciplinaire « L'homme trace » animé par Béatrice Galinon-Méléneec et Sylvie Leleu-Merviel, occasion de nombre de débats scientifiques et de publications⁴. Tous ces échanges m'ont conduit à mesurer la complexité et l'étendue des questions soulevées par la trace, dans les domaines les plus divers : le psychisme, la santé, les disciplines du corps, les sciences archéologiques, historiques et géographiques, l'ingénierie des dispositifs d'information, etc. Espace immense de possibles que les échanges au sein du réseau *L'homme trace*, plusieurs invitations dans des colloques organisés par d'autres disciplines (ingénierie, histoire, géographie, lettres) et ma participation au projet *Transformations du numérique/par le numérique* de Sorbonne-université n'ont cessé de me faire explorer. Enfin, les thèses que j'ai pu accompagner et celles que j'ai eu l'occasion de lire pour des soutenances ont joué un rôle déterminant dans le repérage des enjeux scientifiques et politiques de telles recherches.

Dans cette polyphonie scientifique féconde, j'ai choisi, pour ma part, de m'intéresser à une question relativement circonscrite, celle des traces du social médiatisées : des traces produites *via* des dispositifs médiatiques qui ont prétention à rendre compte d'aspects de la société et de la culture. Je m'emploierai dans le premier chapitre de ce livre à donner une définition plus précise des limites de ce domaine. À l'initiative de Sylvie Leleu-Merviel, directrice scientifique de la collection « traces », j'ai entrepris de réunir et de structurer ces questions accumulées au fil des années en un livre.

2. Ce terme est discuté dans la section 1.3.

3. Publiés dans (Souchier, Jeanneret et Le Marec 2003 ; Tardy et Jeanneret 2007 ; Davallon 2012).

4. Notamment les quatre volumes titrés *L'homme-trace* (Galinon-Méléneec 2011 ; Galinon-Méléneec et Zlitni 2013 ; Galinon-Méléneec, Liénard et Zlitni 2015 ; Galinon-Méléneec 2017), le numéro 59 de la revue *Intellectica* (Mille 2013) et l'ouvrage de Sylvie Leleu-Merviel *La traque informationnelle* (2017).

Or il m'est apparu assez vite que la tâche était considérable et qu'elle pourrait difficilement être menée en un seul livre. Ceci, pour deux raisons principales. D'une part, l'effort pour expliciter une problématique théorique de la trace, même réduite aux traces médiatisées du social, s'est révélé beaucoup plus ardu que prévu, à la fois sur le plan des réalités à prendre en compte et sur le plan des théories à discuter. Ceci, notamment, si l'on n'entendait pas préfigurer ce travail à partir des seules questions que l'histoire se trouve privilégier aujourd'hui, ce qui à mon avis serait une grave erreur scientifique et politique. D'autre part, à mesure que j'essayais de cerner la dimension d'actualité politique de la recherche, je constatais à la fois un processus d'innovation constant et diversifié, qui donne le vertige, dans la création des outils de production et de traitement des traces, notamment de la part des acteurs dominants des industries médiatiques et une productivité étonnante des travaux empiriques consacrés à des logiques sociales, à des situations professionnelles, à des « outils-marques » précis, notamment dans les recherches doctorales, et notamment en Sic.

J'ai donc le projet de décrire et d'interroger à l'avenir moins partiellement que je ne l'ai fait jusqu'ici dans une série d'articles, les formes actuelles, extrêmement diversifiées et complexes que prennent les dispositifs actuels de la traçabilité sociale. Je pense faire ce travail ultérieurement, seul ou avec d'autres, dans un nouveau livre. Mais il m'a paru plus urgent, et nécessaire aujourd'hui, pour mener à bien une telle observation, d'élaborer des outils fondamentaux pour une analyse de la production médiatique de la trace qui ne soit pas prisonnière des formes dominantes de ce processus, tout en permettant d'aborder l'actualité avec un recul suffisant.

J'ai donc choisi de m'employer dans ce livre à construire une conceptualisation explicite de la manière dont l'idée de trace a pu donner lieu à des constructions médiatiques, en mettant à profit la prise de distance temporelle et la lecture d'œuvres de pensée structurantes. Ce livre repose sur la conviction que sans cette double prise de recul, historique et théorique, la communauté de recherche en sciences anthroposociales pourra accompagner les changements en cours, mais pas en cerner réellement les enjeux. Il consiste en un travail de problématisation conduit par paliers, grâce à la confrontation de textes particulièrement explicites, d'entreprises méthodologiques particulièrement accomplies et de dispositifs sociopolitiques particulièrement démonstratifs des pouvoirs de la trace. Sans exclure l'état actuel de l'économie politique et symbolique des médias – souvent désigné comme *le numérique* –, cette investigation ne s'y limite pas, mais s'emploie à le placer dans la perspective de pratiques, de théories et de dispositifs plus anciens. D'autre part, tout en procédant d'un regard communicationnel, ce volume tentera de mettre à profit une lecture de travaux empruntés à une large gamme de disciplines, de l'histoire à la philosophie en passant par les études littéraires, la socio-anthropologie, les sciences du langage et l'esthétique.

Ce parcours est structuré en quatre chapitres. Le premier vise à définir plus précisément l'espace, les ambitions, et les limites de cette réflexion en cernant l'objet : *traces médiatisées du social*. Il met en évidence les médiations à prendre en compte pour ne pas assimiler cette production sociale de traces à un phénomène naturel. Le second chapitre développe la notion de *schème de la trace*, pour mettre en évidence un processus sociosémiotique particulier, qui met particulièrement en jeu le raisonnement indiciel dans une logique particulière dont la photographie constitue l'archétype social. Il interroge le paradoxe d'un signe qui semble aller de soi alors que son interprétation est d'une extrême complexité. Le troisième chapitre examine un type de trace particulier, *la trace écrite*, considérée comme le prototype du geste d'inscription, avec le but de comprendre le statut privilégié qu'elle a été amenée à occuper dans la vie de la culture et en réfléchissant à la construction historique de ce statut. Il montre que, si l'écriture est d'abord marquée par sa capacité à extérioriser, enregistrer et disséminer la pensée, son caractère de trace ne va pas de soi et déploie des enjeux multiples. Le dernier chapitre s'interroge sur la manière dont les constructions médiatiques les plus complexes et les plus riches peuvent être mises au service d'une société des traces : le *devenir trace des textes*. Il s'emploie à montrer le caractère poétique, complexe et responsable de cette activité.

L'ambition globale de ce volume et du détour qu'il propose par l'histoire sociale et intellectuelle est de participer au débat scientifique en fournissant des pistes pour analyser l'actualité, tout en évitant de considérer comme allant de soi que la vie des traces dans la vie sociale doit nécessairement prendre les formes que les industries du capitalisme médiatique privilégient aujourd'hui.

Je souhaite dédier ce livre à la mémoire de Dominique Cotte qui n'a cessé, jusqu'à la fin de sa vie trop courte, de me faire partager ses réflexions pénétrantes sur la critique épistémologique des catégories d'analyse de l'information. Je remercie les collègues qui m'ont donné l'occasion de développer cette réflexion au fil de nombreuses invitations à des séminaires, colloques, enseignements, en France et à l'étranger et les jeunes chercheurs qui m'ont fait l'honneur de partager avec moi, dans le cadre d'études doctorales, des réflexions qui ont beaucoup contribué à la maturation des questions ici exposées. Je suis reconnaissant à Béatrice Galinon-Mélénez, Sylvie Leleu-Merviel et Adeline Wrona, qui ont soutenu particulièrement ce projet dans la durée ainsi qu'à Dominique Jeanneret qui a accepté qu'il accapare trop souvent mon temps et ma pensée. Enfin, ce livre doit beaucoup à ceux qui ont accepté d'en lire tout ou partie, Julia Bonaccorsi, Fausto Colombo, Jean Davallon, Maria-Giulia Dondero, Jean-Jacques Franckel, Sarah Labelle, David Martens, Aude Seurrat.